



SAISON 17 • 18

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

**PENSER
QU'ON NE PENSE À RIEN
C'EST DÉJÀ PENSER QUELQUE-CHOSE**

Texte et mise en scène **Pierre Bénézit**

Avec **Vincent Debost, Anne Girouard, Olivier Broche et Luc Tremblais** (en alternance)

DU 14 DÉCEMBRE 2017 AU 21 JANVIER 2018

du mercredi au samedi à 19H15, le dimanche à 15H

PUIS JUSQU'AU 4 MARS 2018

du mardi au samedi à 19H15 et le dimanche à 15hH

THÉÂTRE DE BELLEVILLE

94 RUE DU FBG DU TEMPLE 75 011 PARIS - M° GONCOURT/BELLEVILLE

01 48 06 72 34 | reservations@theatredebelleville.com

facebook.com/theatre.debelleville • THEATREDEBELLEVILLE.COM • [twitter/Belleville_TDB](https://twitter.com/Belleville_TDB)

ÉQUIPE ARTISTIQUE

Texte Pierre Bénézit | **Mise en scène** Pierre Bénézit | **Avec** Vincent Debost, Anne Girouard, Olivier Broche (en alternance avec Luc Tremblais en janvier et février) | **Scénographie** Pascal Crosnier | **Création lumières** Julien Crépin | **Compagnie** JimOe | **Diffusion** Valérie Lévy



© DR

Durée 1h15

Âge conseillé à partir de 15 ans

CONTACT

Responsable Relations Publiques **Justine Rouan**

justine.rouan@theatredebelleville.com | 01 48 06 72 34

Médiation culturelle **Garance Belmas**

garance.belmas@theatredebelleville.com | 01 48 06 72 34

www.theatredebelleville.com

PRÉSENTATION DE LA PIÈCE

Dans leur boutique, Paulbert et Gérald pensent que de nos jours, tout a déjà été dit, toutes les discussions ont déjà été tenues. Paulbert écrit donc des conversations originales. Et ils les vendent. Arrive Barbara, qui cherche une bouteille de vin. Une pièce à l'esprit farfelu et poétique, absolument nécessaire pour qui voudrait continuer à ne pas comprendre le monde.

BARBARA

« Excusez-moi de me mêler de ce qui ne me regarde pas mais comment voulez-vous qu'il ne pense à rien ? C'est impossible de penser à rien. S'il se dit tiens je ne pense à rien, il pense déjà à quelque chose, il pense qu'il ne pense à rien. Et penser qu'on ne pense à rien, c'est penser à quelque chose, vous voyez ? »



© LISA LESOURD

PRÉSENTATION DES PERSONNAGES

PAULBERT

Paulbert est "l'auteur", celui qui écrit les conversations. Il en veut beaucoup aux Hommes préhistoriques d'avoir gâché tous les mots et aimerait que l'histoire, au lieu d'être une interminable répétition, soit linéaire. Plutôt susceptible, il annonce qu'il part, à chaque fois qu'il se dispute avec Gérald, mais ne part jamais.

BARBARA

Arrivée dans la boutique de Gérald et Paulbert par hasard, elle se rend à une soirée entre amis et cherche à acheter du vin. Intriguée par leur activité, elle va pousser Paulbert à exposer sa conception de la vie et Gérald à se découvrir une habileté particulière. Dans la vie, elle cherche à s'ennuyer.

GERALD

Cousin et associé de Paulbert, il répète avec lui les conversations écrites par celui-ci. Aussi naïf que Paulbert est autoritaire, il est aussi très sage et arrive à lire la vérité dans ses pouces.

NOTE D'INTENTION DE L'AUTEUR

Le premier sujet de la pièce est parti d'une question que je me suis sincèrement posée. Et si, à notre époque, tout avait déjà été dit ? L'Humanité ne ferait-elle que se répéter ? Mais alors, qui étaient les premiers à dire ce que nous disons déjà, à penser ce que nous pensons déjà ? Je suis naturellement remonté jusqu'aux Hommes préhistoriques. Ce cauchemar loufoque, si je tente de l'analyser, pourrait nous interroger sur le terrain du prêt-à-penser, d'un conformisme inné, acquis ?

PAULBERT

Ils n'ont jamais pensé que le temps arriverait jusqu'à nous, alors ils ont parlé, parlé et encore parlé. Et maintenant, plus rien à dire, tout ça à cause de ces égoïstes.

En déroulant le fil de leurs obsessions respectives, mes personnages se frottent à la question de l'infini, de leur place dans l'univers. Ils se demandent s'il y a plus de passé, ou de futur. Le passé n'existe plus, le futur n'existe pas encore, il n'y a donc définitivement que le présent. Mais y a-t-il vraiment un espace pour le présent entre le passé et le futur ? Le présent existe-t-il ? À peine nommé, il est déjà parti. Mes personnages se demandent si eux-mêmes existent bel et bien.

PAULBERT

Au niveau général, vous pensez qu'on en est où ? Il y a plus de passé ou de futur ?

GÉRALD

On sait quand le passé a commencé, ça c'est facile, mais le futur... Ce qui est sûr c'est que plus le temps passe et moins il y a de futur.

Barbara va mourir. Il ne lui reste que peu de temps à vivre. J'ai écrit cette pièce pour - modestement - trouver une parade à la mort. Si je crains que la solution proposée par les personnages ne soit pas totalement efficace, elle sera - je l'espère - un peu consolatoire. Cette pièce sonne comme le roseau pensant, inconsolable et gaie.

PAULBERT

Excusez moi mais on ne va pas en faire toute une histoire. Depuis des générations qu'on meurt, on devrait un peu commencer à s'habituer.

GERALD

C'est le premier qu'est mort, c'est à lui que ça a dû faire bizarre. Parce nous, bon, on meurt, d'accord, quand on voit qu'on meurt on sait ce qui nous arrive, on se dit, je meurs. Mais le premier qui est mort, il ne saura jamais ce qui lui est arrivé. C'est ça le petit reproche que je ferais à la mort.

- Pierre Bénézit, auteur et metteur en scène

PISTES PÉDAGOGIQUES

THÉMATIQUES PRINCIPALES

- Le recommencement de l'histoire
- La scénarisation du quotidien
- Une « logique décalée »
- Une réflexion philosophique sur le temps

Comment faire quand tout a été dit ?

Paulbert affirme que les hommes préhistoriques ont déjà utilisé tous les mots après les avoir inventés, et mal inventés en plus. Le drame c'est que, une fois les mots épuisés, toutes nos conversations se ressemblent.

À partir de là, pourquoi ne pas les écrire, pour être sûr de la qualité des conversations ?

C'est l'entreprise que tentent de monter Paulbert et Gérald en écrivant des conversations, soirées entre amis et autres brouhahas contre rémunération. Sur commande de leurs clients, ils inventent et répètent de petites saynètes afin de les livrer, une fois prêtes. Cela leur permettra (peut-être) d'enfin pouvoir payer leur loyer.

• LE RECOMMENCEMENT DE L'HISTOIRE

PAULBERT

Mais ce sont les mêmes discussions. Il est insupportable de penser qu'une même discussion a déjà été tenue des milliers de fois par des milliers de gens. Tous les sujets de discussion sont épuisés depuis le 19ème siècle, c'est pas moi qui le dit, c'est l'Histoire. Alors moi j'essaie de limiter les dégâts. Vous voulez que je vous dise, il n'y a plus rien à dire de nos jours.

Toutes les conversations sont-elles inlassablement les mêmes depuis le début des temps ?

Ce qu'interroge la pièce, c'est la notion de renouvellement de l'histoire, ou l'idée que l'homme répète les mêmes schémas, les mêmes erreurs, sans concrètement tirer d'enseignement du passé. Cela pourrait donc aussi être vrai pour les mots : il n'y aurait plus rien à dire, car tout a déjà été dit. Nous sommes donc contraints de nous répéter constamment, et sans même nous en rendre compte.

Le concept « **d'éternel retour** » de l'histoire est développé par le philosophe Friedrich Nietzsche dans son poème philosophique *Ainsi parlait Zarathoustra*, publié entre 1883 et 1885. L'**éternel retour** est aussi popularisé par l'écrivain Milan Kundera dans *L'Insoutenable légèreté de l'être*. Au théâtre, la pièce de Samuel Beckett, *En attendant Godot*, met en scène cette idée lorsque les personnages affirment sans cesse vouloir partir mais restent au même endroit. Paulbert, dans *Penser*, adopte la même attitude :

GERALD : « *Il fait ses valises, et il reste toujours au même endroit.* »



© LISA LESOURD

PAULBERT

Evidemment. Mais le pire, c'est qu'ils ne se doutent pas du pourquoi. Ils s'ennuient parce que leur instinct leur souffle que cette discussion, cette situation a déjà été essorée par des générations et des générations avant eux. Une discussion, c'est comme tout le monde, quand ça vieillit ça se fatigue. Les Hommes préhistoriques, eux, ils n'avaient pas de problème, c'était le début, ils avaient tout sous la main.

Les Hommes préhistoriques avaient donc déjà tout sous la main : selon Paulbert, le mot « téléphone » existait avant l'objet lui-même ! Cette affirmation qui peut sembler absurde porte aussi l'idée qu'il y a un certain décalage entre les choses matérielles et les mots qui les désignent : pourquoi une autoroute s'appelle une « autoroute » et pas un « chapeau » ?

• LA SCÉNARISATION DU QUOTIDIEN



© PARAMOUNT PICTURES

L'idée de « scénarisation du quotidien » est présente dans des œuvres où la frontière entre la fiction (*quelque-chose d'écrit, donc*) et la vie réelle est floue : dans le film *Le Truman Show*, la vie d'un homme est, bien malgré lui, écrite au préalable par des scénaristes, dans le but d'être filmée 24 heures sur 24.

Mais il y a également beaucoup de codes qui régissent nos propres modes de communication : ce sont des codes sociaux. **Dans quel contexte ?**

- Au travail, qui conditionne nos comportements.
- Dans la **vie sociale**, quotidienne : les **bavardages** de courtoisie, sont bien souvent les mêmes. C'est ce que les anglophones nomment le « **small talk** » et qui incarne l'idée d'un « petit langage » assez insignifiant mais « obligatoire » à la vie commune.
- Le **standard téléphonique** commercial : dans ce cas-là, on a totalement affaire à un **mode de communication préconçu** puisque les standardistes ont des consignes très claires sur ce qu'ils doivent dire à leur interlocuteur (*un client, ou un potentiel client*) et ont même des scénarios qui leurs dictent quoi répondre en fonction des réactions de l'autre côté de la ligne. Une vraie **conversation prête à l'emploi**, en somme.

- Enfin, on pourrait penser l'activité de Paulbert et Gérard comme relevant d'une « Stock Conversation », à la manière des « Stock Photos » (les banques d'images), images pré-conçues, préparées pour illustrer n'importe quel propos.



© COLOUR BOX

• LA « LOGIQUE DÉCALÉE » DE PENSER

Ainsi, via une idée inédite – *Et si on écrivait nos conversations à l'avance ?* – la pièce dit bien quelque-chose de notre monde à nous.

Ce qui peut nous paraître absurde, dans la pièce, est une « logique décalée », selon les mots de l'auteur : ce n'est pas plus absurde que notre logique – *que notre logique « sociale » en particulier.*



© LISA LESOURD

En fait, ce qui se passe dans la pièce relève aussi de la « logique », mais une logique décalée, placée à un **degré différent** de ce que l'on connaît. C'est pour cela que la pièce a bien un sens et qu'elle ne tombe jamais dans un absurde complet, comme cela peut-être le cas dans le **Théâtre de l'Absurde** porté par des figures telles que **Ionesco** et **Beckett**. Dans *En attendant Godot* de **Samuel Beckett**, il y a un parti-pris radical : celui de supprimer totalement la narration, les événements ne se déroulant jamais d'une manière logique et fluide.

Penser qu'on ne pense à rien c'est déjà penser quelque-chose ne s'oppose pas totalement à notre réel. Par le biais de l'humour et du langage, la pièce construit une narration poétique, qui dit quelque-chose de notre société.

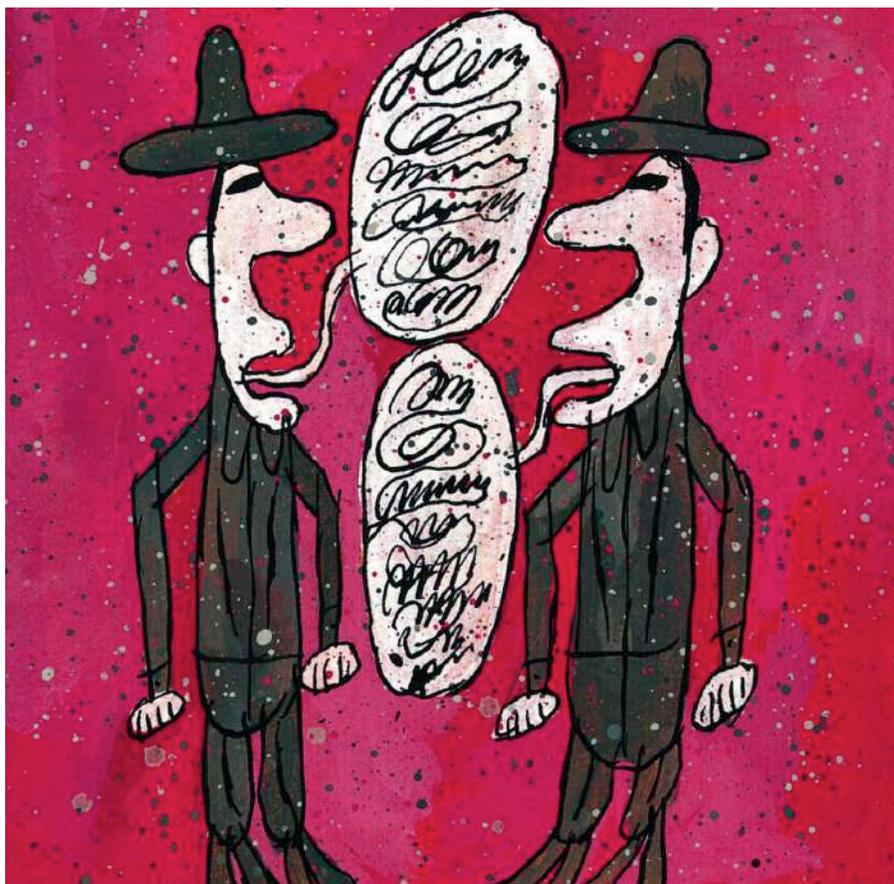
La vision poétique du monde qu'offre la pièce peut se rapprocher de celle de **Roland Dubillard**, écrivain et dramaturge français du XX^{ème} siècle. Il est l'auteur d'œuvres telles que *Les Diablogues et autres inventions à deux voix*, pièce à sketches où deux personnages, sobrement nommés **UN** et **DEUX**, nous livrent leur vision du monde avec une simplicité juvénile.

Le mécanisme humoristique des **Diablogues** repose sur une **disproportion des valeurs** dites « classiques » : UN et DEUX passent leur temps à dissenter sur des sujets qui peuvent nous paraître insignifiants, comme de l'efficacité d'un compte-gouttes, par exemple.

À travers le regard naïf que portent les personnages sur des choses et des situations quotidiennes, auxquelles nous ne prêtons même pas attention, l'œuvre nous invite à voir le monde d'un œil neuf. Il y a de ça dans **Penser** : les personnages questionnent l'existence de mots usuels auxquels on ne fait plus attention.

Les Diablogues et **Penser** font appel à plusieurs types de comiques :

- humour absurde
- comique de mots
- comique de répétition
- comique de geste



Les Diablogues, Dubillard

© BENOÎT JACQUES, GALLIMARD

Au-delà de l'aspect comique, il y a dans **Penser** l'élaboration d'un univers de fantaisie où l'on trouve, par exemple, une machine à transformer le présent en passé.

Cela permet d'introduire des réflexions autour de thèmes « sérieux » tels que :

- **La mort** : pourquoi est-elle triste ? Est-ce un autre de nos conditionnements culturels ?
- **Le temps qui passe** : y a-t-il plus de passé que de futur ? Le temps est-il une boucle ?

Le personnage de **Barbara** est celui par qui ces réflexions arrivent. C'est elle qui enclenche les discussions et vient perturber la routine de **Paulbert** et **Gerald**. Si ces deux derniers fonctionnent comme un duo comique traditionnel, à la manière de UN et de DEUX chez Dubillard, Barbara fait figure « d'intruse » en arrivant à l'improviste dans le magasin. C'est elle qui, par ses questions et ses positionnements, amène la discussion vers des considérations plus philosophiques.

• UNE RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE SUR LE TEMPS À TRAVERS LES PERSONNAGES

PAULBERT

Ça va, ça va. Je n'accepte pas, c'est tout, c'est pas difficile à comprendre ! Je n'accepte pas qu'on tourne en boucle, c'est ça le résumé de ma vie mais je ne vais pas faire la révolution, je reste chez moi, je ne vois pas où est le problème.

Le personnage de **Paulbert n'accepte pas cette idée de « boucle » de l'histoire** : pour lui, dans un monde idéal, tout serait inédit, et le temps avancerait linéairement, vers le mieux. **Il n'admet ni l'improvisation, ni l'ennui** :

PAULBERT

J'ai l'impression que je parle dans le vide. Vous êtes en train de me demander, à moi, de venir m'ennuyer avec vous ?! C'est ça ?! Mais ça sert à quoi qu'on se parle, qu'on prononce des mots pour faire passer des idées ? Ça sert à quoi ?! (...)

Le personnage de **Barbara, lui, nous livre un véritable éloge de l'ennui** :

BARBARA

Quoi de mieux qu'un vieux pote chiant ? On connaît tout sur lui, on sait ce qu'il va dire, comment il va le dire, on sait ce qu'il pense, ce qu'il va penser, c'est rassurant non ?

Un temps.

BARBARA

La vie est trop courte, le temps passe trop vite. L'ennui est la seule manière de lutter contre le temps qui passe.

En souhaitant à tout prix « **allonger le temps** », en cherchant à s'ennuyer, elle nous montre qu'il y a aussi une forme de sagesse dans le fait d'accepter que les choses sont vouées à se répéter : ce n'est pas nécessairement une constatation pessimiste.



PAULBERT

Alors on n'avance pas ? On est fixes, dans l'univers ? Si je vous suis, quand on marche, par exemple, c'est pas nous qui avançons, c'est la Terre qui tourne sous nos pieds, comme un ballon sous une otarie ?

BARBARA

Vous voulez faire avancer les choses avec vos discussions Paulbert, mais le temps c'est comme l'espace, on a beau gesticuler, on ne s'éloigne de rien pour avancer vers rien, on a l'impression d'avancer mais on fait du sur place. C'est plutôt vexant.

Derrière l'idée d'une **attente sans but**, comme Barbara la vit, il y a l'idée qu'elle trouve à **exister pour elle-même** et non en fonction d'un rôle social. Sans toute l'enveloppe des mots et situations, il ne reste que l'homme : c'est pour cela que l'on peut dire que **Penser** place **l'humain au centre** de ses réflexions, et que la pièce développe l'idée qu'il y a de la **poésie dans le fait même d'exister**.



© LISA LESOURD

• LA SCÉNOGRAPHIE

En quoi la scénographie incarne-t-elle les idées du texte ?

Le dépouillement de la mise en scène – quelques objets suffisent à recréer le « magasin » de Paulbert et Gerald – fait écho à **la place centrale des mots dans la pièce**. En effet, la simplicité des décors permet de mettre en valeur le jeu des acteurs ainsi que **le langage**, qui est au cœur de la mise en scène.

Pour comprendre les intentions de **Pierre Bénézit**, qui a écrit le texte de **Penser** mais le met également en scène, les notes d'intentions suivantes, qui concernent la **scénographie** et la **mise en scène** de manière plus générale, nous éclairent sur les idées qu'il a voulu faire passer, au moment où le texte prend vie sous sa forme théâtrale.

NOTE D'INTENTION SUR LA SCÉNOGRAPHIE

C'est un lieu vide, presque inoccupé, que cette boutique de Paulbert et Gérard. Et pourtant c'est aussi un « meublé », un lieu de vie dont tout aurait été vidé. C'est un lieu de vente également mais la clientèle se fait très rare. Un espace où se croisent le temps d'une soirée les trois personnages de la pièce.

Sur le plateau nous avons quatre ou cinq chaises, la machine (à faire passer le temps du présent au passé) ainsi qu'une baignoire. Un décor simple, utile au jeu. Au sol, une moquette rouge. Au fond, un mur légèrement surélevé. Deux éléments forts qui dialogueront avec l'esprit du texte. Une touche d'étrangeté sans l'envie d'en dire plus. Une alliance de naturalisme et d'expressionnisme.

NOTE D'INTENTION SUR LA MISE EN SCÈNE

Mettre en scène « Penser... », c'est s'amuser à faire entendre les répliques des personnages, avec des comédiens inventifs. Trois acteurs (Olivier Broche, Vincent Debost et Anne Girouard) aux univers personnels forts, un humour et un esprit commun qui sont la base de cette création. Un mélange de dérision et d'engagement, que nous retrouverons sur le plateau.

Mettre en scène « Penser... », c'est travailler sur une partition précise, musicale, composée de rythmes, ruptures, temps et silences.

Ma mise en scène est « normopathe ». Comme ma pièce. Au début, on pense que tout est normal, tout revêt l'apparence de la normalité. Et puis doucement, on glisse vers un monde que j'espère drôle et poétique.

L'interprétation se veut des plus naturalistes afin d'établir un contraste avec un texte et des situations souvent loufoques. Tout paraît naturel, presque improvisé.

Ces trois personnages, dans cette boutique vide, ont le point commun de la pudeur. A vouloir cacher leurs failles, elles n'en sont que plus visibles. Emouvants parcours de personnages qui ne savent pas trop comment vivre, confrontés à la difficulté de dire vraiment les choses.

Il s'agit d'une comédie douce amère, tragique et comique à la fois.

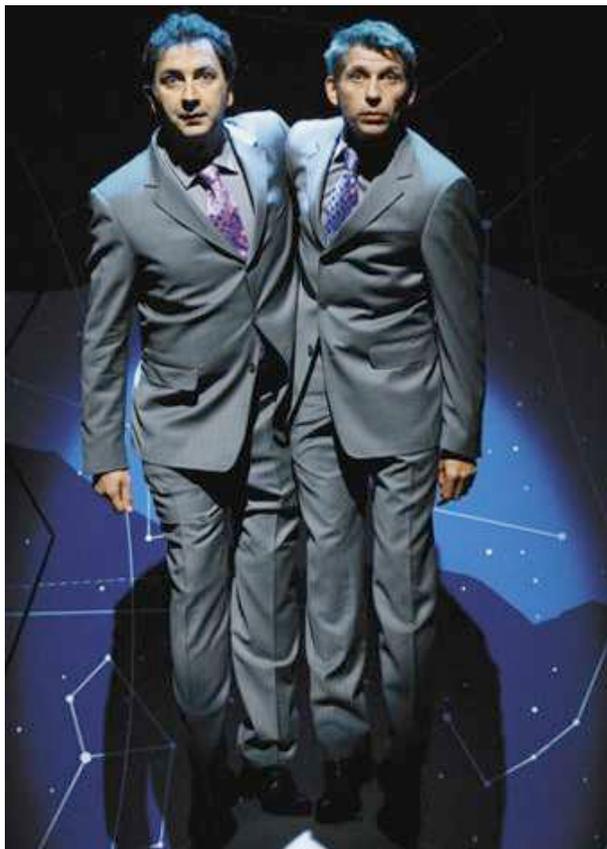
- Pierre Bénézit, auteur et metteur en scène

ALLER PLUS LOIN

Penser qu'on ne pense à rien c'est déjà penser quelque-chose a des inspirations multiples : on peut donc faire dialoguer la pièce avec plusieurs œuvres.

Théâtre

- Le sketch «**Un remugle**», dans l'ouvrage *Sans m'en apercevoir*, pièce à sketches de **Jean-Michel Ribes** publiée à la suite de la célèbre pièce *Théâtre sans animaux* en 2004. Le sketch se déroule dans un monde où il n'y a plus rien à dire, au sens littéral du terme.
- **Finissez vos phrases** de **Jean Tardieu**, qui caricature nos façons de ne jamais terminer ce que l'on avait commencé à dire, à la manière de *Penser* qui met en scène, en parallèle des longues conversations, des moments de flottement où les personnages ne savent pas vraiment quoi dire, comme dans la vraie vie finalement.
- « **Le sketch de Paulette** » dans *Les Diablogues* de **Dubillard**. Dans ce sketch, UN et DEUX jouent une conversation, écrite par ladite Paulette pour la scène, et dissertent en parallèle sur les choix d'écriture de cette conversation. Comme dans *Penser*, les personnages répètent un texte qui s'apparente à une conversation de la vraie vie, avec un léger décalage :



© PHILIPPE DELACROIX, THÉÂTRE DU ROND-POINT

UN

Comment va votre sœur ?

DEUX

Ma sœur ? Ah ! Ma sœur...

DEUX

Ma sœur ? Comment elle va ?

UN

Oui.

DEUX

Ça dépend des jours. Et votre femme ?

UN

Ma femme ? Ah ! vous parlez d'une histoire ! Figurez-vous que je me suis marié avec elle, il y a deux ans !

DEUX

Non ! Ça par exemple ! je croyais que c'était avec ma sœur que vous vous étiez marié !

François Morel et Jacques Gamblin, dans *Les Diablogues*, mis en scène par Anne Bourgeois au Théâtre du Rond-Point en 2008.

Télévision

- **Les Deschiens** : série de programmes courts diffusés sur Canal + dans les années 1990 qui, à travers un jeu théâtral et décalé, caricaturent nos vies quotidiennes. La série met en scène les acteurs, face caméra, dans des discussions qui démarrent souvent comme une conversation banale mais tombent très souvent dans les jeux de langue et l'absurde. Ils partagent avec **Penser** un humour saugrenu et une certaine tendresse dans le traitement des personnages.

Pour nous, t'étais mort : <https://youtu.be/jDfkwMX3vww>



François Morel, Josiane Balasko et au centre... Olivier Broche, qui interprète Gérald dans *Penser*

© CANAL +

Cinéma



Animation de **Terry Gilliam** pour *Sacré Graal*

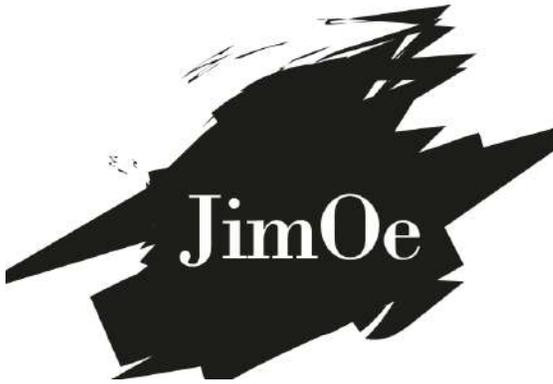
© EMI Films

- **Sacré Graal** des **Monty Python**, troupe d'humoristes britanniques célèbre pour avoir popularisé un humour très absurde à travers leur émission de télévision *Monty Python's flying Circus* puis 3 longs métrages, dont *Sacré Graal*.

Sacré graal, Arthur devant le château français : <https://youtu.be/DGXx56WqqJw>

PRÉSENTATION

DE LA COMPAGNIE



JimOe est une compagnie théâtrale basée à Montélimar et créée en mars 2016 par Vincent Debost et Sarah Tick, tous deux co-directeurs artistiques.

« Nous souhaitons mettre en avant notre envie de faire résonner une parole forte, essentielle, unique et engagée. Nous avons pu côtoyer dans nos parcours des auteurs ou des metteurs en scène qui nous ont inspiré et encouragé à poursuivre cette voie là :

- *Nous recherchons l'expression simple et brute du sens. L'acteur doit être au centre même du processus de création. Mettre en scène des œuvres qui nous racontent aujourd'hui. Créer des espaces poétiques de l'expression des autrices ou des auteurs qui nous accompagnent aujourd'hui et que nous rencontrerons demain.*

- *Créer des spectacles où le présent de la narration est convoqué à chaque instant. Susciter la curiosité, l'étonnement, le questionnement et la réflexion du spectateur. »*